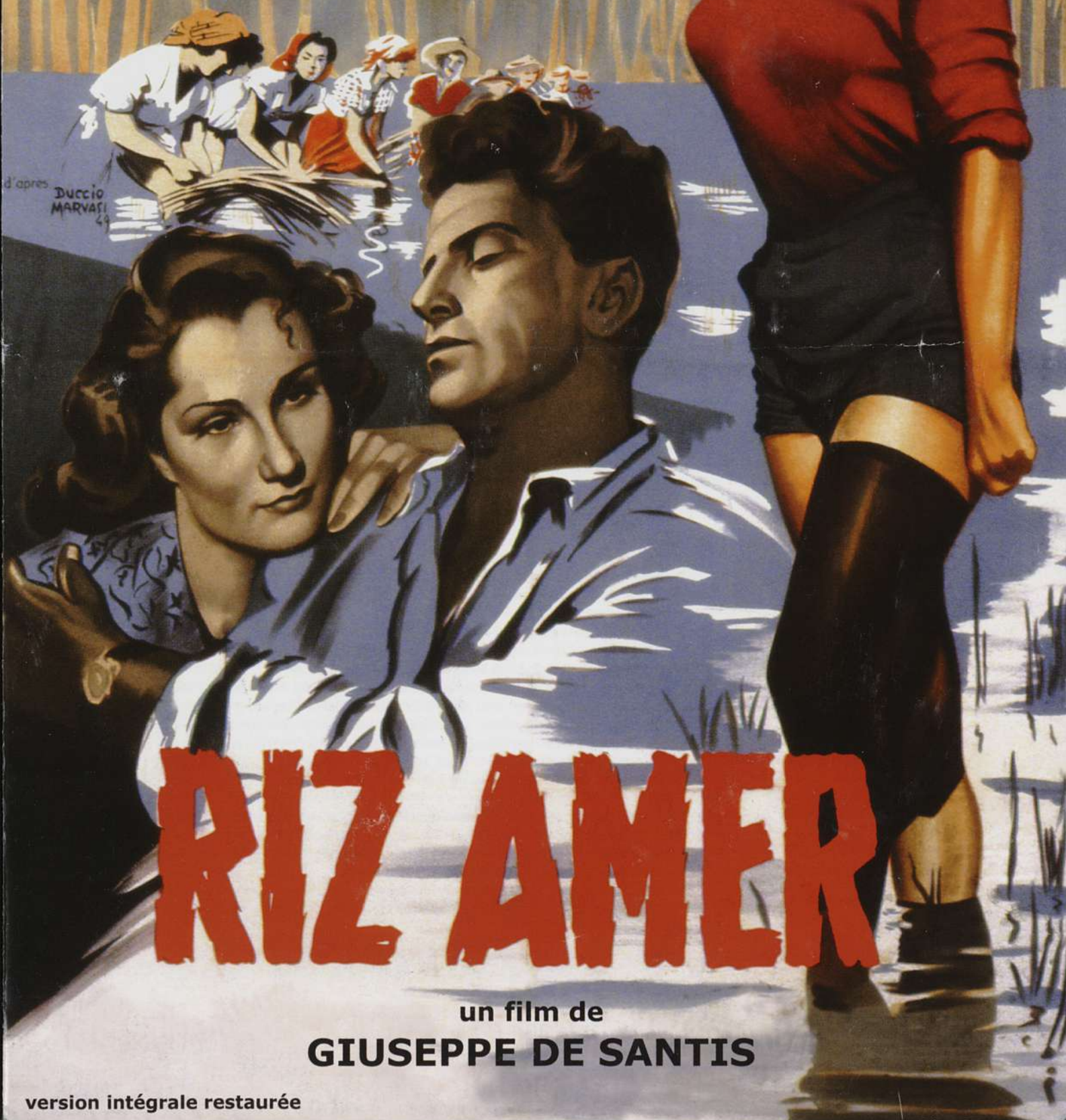


Les Acacias présentent avec le concours du [CNC]

**VITTORIO GASSMAN**  
**SILVANA MANGANO**  
**RAF VALLONE**  
**DORIS DOWLING**



# RIZ AMER

un film de  
**GIUSEPPE DE SANTIS**

version intégrale restaurée

**"Violent, lyrique, déchirant, d'un érotisme et d'une sensualité exacerbés, cette oeuvre légendaire imposa Silvana Mangano."**

Walter, un jeune voyou, et Francesca, sa complice, ont volé un collier. Ils se retrouvent en gare de Turin pour fuir. C'est le jour où transitent les convois des "mondine", les travailleuses des rizières qui, au mois de mai, partent en groupe vers la province de Vercelli. Reconnu par la police, Walter réussit à se cacher après avoir ordonné à Francesca de se mêler aux "mondine". L'une d'elles, Silvana, est mêlée à l'incident et, pour satisfaire sa curiosité, cherche à se lier d'amitié avec elle. Arrivées dans la ferme qui doit les employer, les ouvrières apprennent que seules celles qui ont un contrat en règle pourront travailler ; les autres devront repartir. Francesca décide de rester avec un groupe de clandestines. Elles se mettent à travailler deux fois plus vite que les ouvrières régulières pour se faire engager : c'est la révolte. Francesca est sauvée du lynchage par Marco, un jeune sergent. Walter arrive au campement. Il apprend à Francesca que le collier est faux. Mais il projette un gros coup : dévaliser le stock de riz destiné à la paie des "mondine"...

**FICHE TECHNIQUE**  
RÉALISATION  
**GIUSEPPE DE SANTIS**  
SCÉNARIO  
**GIUSEPPE DE SANTIS**  
**CARLO LIZZANI**  
**GIANNI PUCCINI**  
**CORRADO ALVARO**  
PHOTOGRAPHIE  
**OTELLO MARTELLI**  
MUSIQUE  
**GOFFREDO PETRASSI**  
MONTAGE  
**GABRIELE VARRIALE**  
COSTUMES  
**ANNA GOBBI**  
PRODUCTION  
**DINO DE LAURENTIIS**

**INTERPRÉTATION**  
SILVANA  
**SILVANA MANGANO**  
WALTER  
**VITTORIO GASSMAN**  
FRANCESCA  
**DORIS DOWLING**  
MARCO  
**RAF VALLONE**  
ARISTIDE  
**CHECCO RISSONE**  
BEPPE  
**NICO PEPE**  
CELESTE  
**ADRIANA SIVIERI**

RISO AMARO - ITALIE 1948  
DURÉE 1H48

**SORTIE**  
**le 14 DÉCEMBRE 2005**

copies neuves - version intégrale restaurée  
Reflet Médicis 5<sup>ème</sup>  
Mac Mahon 17<sup>ème</sup>

PRESSE  
**ANNICK ROUGERIE**  
Tél. 01 56 69 29 30



*Riz amer* débute dans le nec plus ultra d'une pirouette dont la virtuosité, à laquelle seuls peuvent prétendre les grands maîtres, n'a d'égale que son intelligence. Le premier plan semble en effet parfaitement s'accommoder du précepte sacré du tournage en extérieur, jusqu'à ce que la caméra nous dévoile brusquement l'auteur de la "voix off" qui n'est autre qu'un reporter, un de ces journalistes excités qui font les beaux jours de la comédie italienne. Ce que nous pensions être une image réaliste du départ des saisonnières pour leur travail - le fameux regard de Dieu cher à un Rossellini - n'est en fait que le regard subjectif du reporter. Et ce dont nous étions persuadés, écouter un documentaire "off", humaniste et vaguement larmoyant, sur ce plan "néo-réaliste", n'est rien de plus qu'un "papier" de journaliste - il est d'ailleurs frappant de remarquer combien ce "papier" se pimente d'un ton endiablé lorsque le reporter est visible. C'est donc un peu la représentation au second degré, car celui qui voit - "L'homme à la caméra" ou Dieu selon les convictions cinématographiques - est vu.

Cette pirouette reflète fidèlement le climat de *Riz amer* tant l'ascèse réaliste dont il se réclame n'a de cesse d'être pervertie. Loin d'être un reproche, cette perversion est au contraire la bienvenue car c'est justement elle qui donne toute sa beauté au film.

A commencer par le personnage de la belle et plantureuse Silvana dont on ne peut dire qu'elle ait l'allure d'une "mondine", mais bien plutôt celle d'une fugueuse échappée d'un quelconque studio hollywoodien. Starlette à la poitrine généreuse, telle une Marilyn, ses jambes charnues pataugent allègrement dans le marécage infesté de moustiques. Son visage rond qui n'est pas sans rappeler celui de Ingrid Bergman, éclaire la fange écrasée de moiteur. Sa prestance fait oublier l'atmosphère sordide suscitée par la "pénibilité" du labeur, et l'élève à une sorte de ballet impressionniste.

C'est que le personnage se prend réellement pour une starlette, conviction qui l'astreint à une constante représentation de son corps dont les attraits ne laissent insensible personne. Silvana est de toute évidence l'héroïne de tout ce stalag redoutable et dégradant. L'unanimité de cette admiration la plonge jusque dans son for intérieur dans une île de rêve. Un boudoir cossu où tous les héros de roman-photos, beaux et forts comme des dieux, semblables au *Cheikh blanc* de Fellini, l'adulent comme une princesse. Un cocon ouaté où elle fredonne des variétés sucrées dans lesquelles l'amour est roi.

Silvana est une Emma Bovary en puissance. De même que l'héroïne de Flaubert, elle possède en elle une abnégation inébranlable à s'évader du réel. Son destin la voue à se consumer dans



l'innocence amoureuse. A la différence que Silvana ne tombe pas dans les bras de l'infâme Walter par véritable passion, mais parce qu'elle entrevoit à travers ce petit gangster minable l'espoir de se sortir de sa condition misérable.

Car la problématique majeure de *Riz amer* est un éternel retour sur la nature humaine, et revient à peu de choses près sur ce que disait le Jean Renoir de *La règle du jeu*, à savoir que "chacun a ses raisons". Parce que son existence est sordide, Silvana s'amourache de Walter. Comme De Santis nous incite à penser que ce malfrat n'a pas délibérément choisi cette aventure suicidaire. L'emprise du Mal est donc un état que l'on subit. Du côté du Bien, l'esprit du film est plus volontariste. Marco - le tout premier rôle de Raf Vallone - croit aux vertus de ce bien, et cela malgré son échec douloureux auprès de Silvana dont il est amoureux transi. Francesca, quant à elle, en dépit d'une perpétuelle humiliation proférée cruellement par Walter, choisit de se conduire en sainte, envers et contre tous. Sous la bonne étoile du Bien et dans l'enfer du Mal, chacun essaie de tirer de ce monde ingrat ce qu'il croit être le meilleur.

Chacun a ses raisons, et surtout chacun a ses pulsions. Des pulsions destructrices que la conscience, la raison, ne contrôlent pas. C'est ainsi que dès la première rencontre, là où l'intérêt n'est pas encore patent, Silvana se sent attirée violemment par le gangster. Coup de foudre que De Santis matérialise par un merveilleux montage parallèle du regard prisonnier de la belle "mondine" et du charme dont use opportunément le "mauvais garçon". Ce montage s'estompe pour ne plus donner qu'une seule image, celle du couple réuni, pour le meilleur et pour le pire, dansant un rock effréné et sensuel qui ressemble fort aux prémices de l'accouplement.

Assurément, *Riz amer* fait partie de ces films qui associent érotisme et mort. L'érotisme y est montré comme un jeu macabre et violent. Qu'elles se fassent dans la poussière des greniers à riz dont les monticules de céréales sont des collines sableuses d'un désert perdu, ou bien dans la tiédeur moite des marécages boueux qui s'assimilent à une plaine sans fin, les étreintes sont enragées, comme chargées de l'âpreté du désespoir, perturbées par une agressivité aux confins de la haine.

Curieusement, au regard de ce jeu malsain, s'épanouit un érotisme "collectif", beaucoup plus serein, presque jovial, qui embaume ce clan des "mondine", résolument féminin. La robe retroussée jusqu'aux cuisses, le tissu collant à la peau moite, le visage creusé par la sueur et la bouche entrouverte, comme offerte, elles évoluent comme des nymphes dans cette rizièrre putride, filmée comme un bain de jouvence. Peut-être entendent-elles provoquer les contremaîtres frustrés par leur rôle de cabot, et qui semblent écartés de cette osmose érotique.

Cette conscience du corps se trouve en quelque sorte surenchérie par une conscience "de classe" qui scelle toute l'idéologie du film. Les "mondine" sont un front soudé et unitaire - pour continuer dans le vocabulaire militant. Et il faut voir ces jeunes femmes avancer en rang presque parfait, avec la discipline d'une manifestation, pour repiquer le riz avec l'acharnement du sacrifice. Une avancée filmée majestueusement ou l'ensemencement devient un geste auguste, où l'ouvrière s'élève à la noblesse de la mère nourricière. Non contentes de cela, elles chantent aussi. Et leurs lamentations, pareilles à ces "work songs" noirs du vieux "deep South", s'enlèvent dans les eaux stagnantes pour ne plus jamais réapparaître. Nous ne sommes pas très loin, par la beauté crue de cette allégorie, de la pêche aux thons de *Stromboli*.

Mais *Riz amer*, c'est aussi un mélodrame dont certains n'apprécieront peut-être pas l'opacité. Pourtant ce film renferme des trésors insoupçonnés tels ces gros plans, tranchants comme des émotions fortes, qui semblent surgir, en brûlantes coulées de lave, des premiers pas balbutiants du cinéma. *Riz amer* est un mélo qui fait corps avec la putridité environnante, une tragédie qui enveloppe ces visages fissurés de douleur, blessés par la haine, épris de vengeance. Ces images, qui sont autant de pierres précieuses, sont éternelles.

Christian Blanchet

**"Le vrai drame de *Riz amer*, c'est la vie de cette foule, de ces travailleuses des rizières qui peinent dans l'eau jusqu'à mi-cuisse, sous le soleil et sous la pluie. Tous ces êtres vivants ici selon des rites et des mœurs d'une beauté primitive. Au travail, courbées sur la plaine mouvante des marais, surveillées par des hommes au visage de brutes, ces femmes, pour s'exprimer, ne parlent pas : elles chantent. Elles chantent leur travail, leurs disputes, leurs souffrances ou leurs joies, comme nous savons que certaines peuplades dialoguent entre elles par le chant. Et, d'ailleurs, seul le chant peut se faire entendre d'un bout à l'autre de ces eaux."**

Georges Altman

### Le dur travail des "mondine"

Depuis des siècles on cultive le riz en Italie septentrionale, comme en Chine ou en Inde. Il pousse dans l'immense plaine qui couvre les provinces de Pavie, de Novare et Vercelli sur les rives du Pô. Cette région porte l'empreinte de millions de mains de femmes qui l'on fouillée, travaillée depuis quatre ou cinq cents ans. Dure besogne, travail immuable qu'accomplissaient des jeunes filles venues de tous les points de l'Italie. Ces jeunes filles de tous âges et de toutes conditions : ouvrières, paysannes, vendeuses, employées ou étudiantes, venaient pour profiter d'un peu de vie en plein air, ou, par esprit d'aventure et amour de la liberté. Le plus souvent, aussi, elles s'engageaient pour la récolte du riz, poussées par le besoin, pour gagner 40.000 lire et 40 kg de riz, car c'était là leur salaire à la fin de la campagne, salaire qui leur permettait d'être élégantes pour l'hiver, d'aider leur famille ou encore de se faire une petite dot.

Les "mondine", c'est ainsi qu'on appelait en Italie les femmes chargées de la cueillette du riz, accomplissaient un labeur harassant. Courbées pendant des heures sous les rayons ardents du soleil, elles devaient séparer le riz des mauvaises herbes, ayant de l'eau jusqu'à mi-cuisse, les pieds enfouis dans une vase visqueuse, parmi les couleuvres et les plantes aquatiques, tandis que leur visage et leurs bras subissaient l'assaut d'essaims de moustiques attirés par l'odeur forte de la peau de ces milliers de personnes. A l'aube, les "mondine" se rendaient au travail le long des rives placides des marécages. Elles travaillaient pendant dix heures, de six heures du matin à quatre heures de l'après-midi, sous la surveillance des "caporali". Il leur était interdit de parler pendant le travail ; c'est en chantant qu'elles s'exprimaient. Elles dormaient dans des fermes voisines où régnait une discipline quasi militaire. Aujourd'hui, le travail est presque entièrement mécanisé. La récolte traditionnelle à la main est limitée aux pays asiatiques où la main d'œuvre est bon marché.



### Des artistes improvisées

À côté des acteurs et des fausses "mondine", des centaines de vraies "mondine" ont participé au tournage. Les premiers contacts du metteur en scène avec ces dernières furent un peu laborieux. Les actrices improvisées ne se rendaient pas compte des exigences du cinéma : elles étaient méfiantes, maladroitement, elles regardaient continuellement la caméra et, au surplus, n'étaient guère disciplinées. Mais l'entente devint bientôt parfaite, en dépit du "tour de force" qu'on leur demanda d'accomplir. En effet, elles devaient "tourner" après leur travail dans les rizières, pour ne pas gêner la cueillette. Il est vrai qu'elles étaient bien payées pour ce travail extraordinaire, mais, très souvent, l'effort demandé était au-dessus de leurs forces. Néanmoins, deux cents d'entre elles acceptèrent de rester sur les lieux, après que la saison de la récolte fût achevée, jusqu'au dernier tour de manivelle.

La coutume voulait qu'à la fin de la saison, les ouvrières élisent leur "miss" au cours d'une grande fête. La présence de la troupe donna une importance plus grande à cette élection. Dans la crainte que Silvana Mangano n'eût l'intention de se présenter au concours, les "mondine" envoyèrent au metteur en scène une délégation pour l'avertir que, dans ce cas, elles se retireraient toutes. Elles se tranquilliseront lorsqu'on leur annonça que Silvana non seulement n'entrerait pas en lice, mais, au contraire, ferait partie du jury.



### La restauration du film dans sa version intégrale

*Riz amer* fut réalisé à une époque où la pellicule était encore en celluloïd, support qui présente deux graves défauts : il se décompose purement et simplement, par ailleurs il est extrêmement inflammable. Dans le cas de *Riz amer*, la restauration a concerné 5 bobines sur 14, pour un total de 150 plans. Ceux-ci montraient les signes d'un début de décomposition, parfois sur plusieurs mètres, qui risquaient d'entraîner une propagation des dommages. Un autre type d'intervention a concerné les photogrammes qui manquaient dans le négatif et qui avaient été remplacés au fil du temps par des morceaux de pellicule transparente provoquant des flashes noirs lors des projections. Les scènes manquantes ont été récupérées à partir de copies positives du négatif

original, lorsque celui-ci était encore intact.

### La scène de l'avortement

Cette séquence aurait été éliminée, volontairement, de la bobine n°10 sous prétexte d'un problème de synchronisation entre la durée de la scène et celle de la bande son. De Santis aurait découvert le pourquoi de cette désynchronisation : "C'est parce qu'un criminel a enlevé une scène du négatif. Je ne sais pas de quelle façon il a pu agir. Il s'agit certainement d'une question liée à la censure, cette dernière m'ayant toujours créé des difficultés". Cette disparition reste cependant un mystère.

Le but essentiel de cette restauration, a été de reconstruire une édition intégrale, approuvée par l'auteur et conforme à ses désirs. Il voulait voir le grain de la pellicule en noir et blanc, grâce à une sous-exposition expressément recherchée. L'effet flou ainsi obtenu l'enchantait. Il ne voulait pas d'une image nette et bien définie. De même, pour le son, qui a été remasterisé numériquement, quelques bruissements ont été conservés, afin de ne pas obtenir un son incongru pour l'époque et pour l'esthétique d'ensemble du film.